

Séquences rencontre... Martin Bilodeau
« Les films viennent nous chercher des fois pour des raisons
qui nous échappent, donc ça demande un certain travail sur
nous, un certain dévoilement. »

Sami Gnaba

Number 292, September–October 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/72825ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gnaba, S. (2014). *Séquences* rencontre... Martin Bilodeau : « Les films viennent nous chercher des fois pour des raisons qui nous échappent, donc ça demande un certain travail sur nous, un certain dévoilement. ». *Séquences*, (292), 28–31.

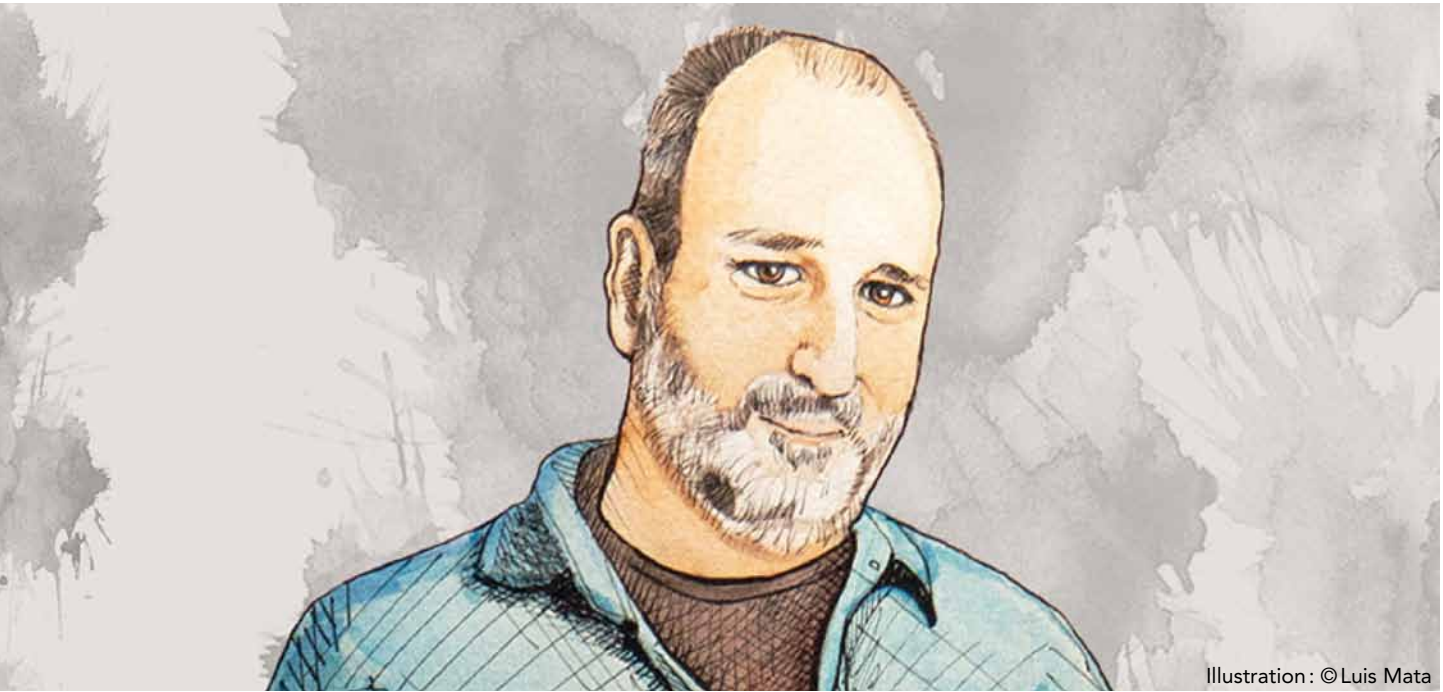


Illustration : © Luis Mata

Séquences rencontre... Martin Bilodeau

« Les films viennent nous chercher des fois pour des raisons qui nous échappent, donc ça demande un certain travail sur nous, un certain dévoilement. »

En avril dernier, le critique de cinéma Martin Bilodeau quittait le quotidien Le Devoir, après 19 ans de bons et loyaux services, pour créer son blogue personnel Images Parlantes. Quelques mois plus tard, nous l'avons rencontré. La discussion a porté notamment sur les raisons derrière son passage vers la blogosphère, sur la pratique de la critique au sein d'un milieu aussi petit que celui de l'industrie du cinéma québécois et sur les mutations de ladite critique à l'heure d'Internet, des réseaux sociaux, des embargos... Rencontre.

Propos recueillis par **Sami Gnaba**

Qu'est-ce qui vous a poussé à quitter un quotidien comme Le Devoir, pour lequel vous avez travaillé pendant 19 ans, et à vous lancer dans la création d'un blogue ?

Je te dirais que ce sont deux choses séparées. L'idée du blogue est venue après ma décision de quitter *Le Devoir* qui, elle, était motivée essentiellement par un besoin de redevenir un peu plus propriétaire de mon temps. Depuis huit ans, je suis rédacteur en chef de *Mediafilm*; c'est une « job » que j'exerce à temps plein. Et par-dessus ça, je devais faire mes textes pour *Le Devoir*. Ces deux tâches s'organisaient bien mais, à un certain moment, je me suis rendu compte qu'elles prenaient trop de mon temps.

Travailler à la fois chez Mediafilm et sur votre propre blogue, c'est un peu naviguer entre deux formes d'écriture assez contraires. D'une part, vous avez Mediafilm qui requiert une écriture assez objective; de l'autre, vous avez votre blogue où l'approche des films se veut essentiellement subjective...

Oui, tout à fait. Quand ma décision de quitter *Le Devoir* a été prise, j'ai longuement réfléchi sur ce qui allait me manquer le plus. Et c'était cet espace dans lequel je pouvais m'exprimer en tant que Martin Bilodeau. C'est donc en réponse à ce manque que l'idée du blogue m'est venue. Aussi, je voyais que beaucoup de gens dans la profession écrivent sur le web, sans avoir besoin d'une tribune comme celle que leur apporterait un quotidien. Je me suis alors dit que j'allais rejoindre ce monde-là et essayer d'occuper ma petite place. J'ai la chance d'avoir été 19 ans au *Devoir* et d'avoir acquis, grâce à ça, une certaine réputation. Peut-être pouvait-elle m'aider à lancer mon blogue... Je fais ça vraiment pour moi-même et pour quelques centaines de personnes, à mes heures libres, sans *deadline* ou obligation de la part de personne.

Avec la pluralité des sites de critiques de cinéma, ce sont du coup les médias et les critiques traditionnels qui doivent se remettre en question.

Oui, tout à fait. Et ces sites font entendre des voix qui

images parlantes | Survivre au consensus soviétique sous la loupe cannoise

images parlantes
LE BLOGUE DE MARTIN BILODEAU

ACCUEIL
ARTICLES
À PROPOS
CONTACT

f t in

IMEDIA FILM

Survivre au consensus soviétique sous la loupe cannoise

24 mai 2014

Chaque année, le Festival de Cannes se déroule comme à l'intérieur d'une bulle de verre grossissant, qui déforme tout. Les exemples illustrant ce phénomène sont nombreux. Accompagné des trompettes de Jéricho, *Grace of Monaco* a été mis à mort par la presse mondiale sans que le film décevant d'Olivier Dahan ne le justifie vraiment. La projection de *L'Adieu au langage* en 3D de Jean-Luc Godard a fait courir la planète cannoise, mais cette installation vide hermétique qu'on perçoit ailleurs devant des salles vides. Distribution...

Le blogue de Martin Bilodeau: Imagesparlantes.ca

Articles récents

- Le vrai du faux: l'épreuve de la réalité. 9 juillet 2014
- Box office, oscars et buzz dans la biz. 7 juillet 2014
- L'empereur ou l'impérial: quel monument sauver?. 3 juillet 2014
- La stratégie de Serge Losique. 26 juin 2014
- Les derniers cris et chuchotements du FFM. 3 juin 2014
- L'ambiance de l'URSS, l'innocence de la jeunesse. 9 juin 2014
- Cannes: Le palmarès rêvé d'images parlantes. 24 mai 2014
- Survivre au consensus soviétique sous la loupe cannoise.

n'apparaissent pas dans les médias traditionnels. J'ai juste hâte que les médias traditionnels s'intéressent à eux. Je trouve qu'ils travaillent trop dans leur petite forteresse... Comme journaliste du *Devoir*, j'ai souvent été invité à travailler à Radio-Canada pour faire entendre mon opinion sur certains sujets. Et grâce à ces interventions, j'ai atteint une petite place dans l'univers médiatique québécois, place que j'essaie de défendre encore aujourd'hui, même si je n'ai plus *Le Devoir* comme support ou porte-voix. Mais j'ai hâte aussi qu'on trouve cela tout aussi naturel d'inviter quelqu'un comme Mathieu Li-Goyette de *Panorama-Cinéma*. Je trouve qu'il manque une certaine curiosité de ce côté-là dans les médias traditionnels, mais ça va venir.

Dans votre texte «Survivre au consensus soviétique sous la loupe cannoise», vous déclariez que «votre métier de critique est au bord de l'abîme». Pourriez-vous vous expliquer?

J'ai surtout un problème avec ceux qui nous lisent. Si ceux-là n'attendent pas de nous plus de rigueur, n'attendent pas de nous autre chose que de la promotion et des textes

enthousiastes, je me demande à quoi bon. Il y a encore des gens qui veulent lire des textes porteurs d'une pensée éclairée, mais à côté d'eux, il y en a plein d'autres qui sont encore gavés à la publicité et qui ne font pas la distinction entre ce qu'est un article et une publicité, trouvant tout à fait normal qu'on leur remplisse le journal de *pré-papiers* sur des films à venir, pour qu'ensuite on leur dise, deux semaines plus tard et dans un espace très réduit, que le film n'est pas très bon. Il y a beaucoup d'enjeux économiques qui se jouent là-dedans.

Quand vous avez commencé, est-ce que les embargos critiques étaient aussi présents qu'aujourd'hui?

C'est certain qu'ils existaient. Quand j'ai commencé, le web n'était pas répandu comme aujourd'hui. Il n'y avait pas Facebook ou Twitter, par exemple. Avant, on ne pouvait pas consulter si facilement des opinions et des textes sur les films. Aujourd'hui, on peut le faire. C'est à la portée de tous. Alors, quand je vois un film à Cannes et qu'on (les distributeurs) me dit que je ne peux publier ma critique qu'au temps de sa sortie au Québec, je deviens très dubitatif: «*Est-ce que j'assure ta promotion? Est-ce que je suis un instrument de ta campagne de marketing...?*». Moi, si je veux dire et écrire ce que je pense d'un film, je devrais le faire. Pourquoi est-ce que je serais soumis à un embargo?

C'est une façon assez malhonnête de la part des distributeurs de considérer le public aussi. Car souvent ces embargos ciblent des films

depuis longtemps sortis ailleurs et, donc, le spectateur le moins avisé a déjà pris en considération certains avis critiques.

Oui, exactement. Tu vois, cette année – pour la première fois dans l'existence de *Mediafilm* –, on est allé à Cannes et on a couvert une trentaine de films, dont ceux de la compétition. Au fur à mesure que les jours avançaient, on a mis les fiches sur Facebook, Twitter. Comme ça, quand ces films sortiront, les fiches seront déjà là. Puis, au premier jour du festival, je reçois un courriel du distributeur pour le film *Grace of Monaco*, dans lequel ils me disent que la critique devrait sortir juste au moment de la sortie du film. Ma réponse fut: «*Allez-vous dire ça à Variety, au Hollywood Reporter, au Monde, à Libération... Allez-vous dire à tout ce monde-là qu'ils doivent garder leurs critiques jusqu'au moment de la sortie du film au Québec?*». Je n'ai pas eu de réponse... Des fois, ils (les distributeurs) nous mettent des embargos sur des films qu'on voit le mercredi soir alors que, dès le matin, les critiques sont déjà publiées sur le site de *Variety*. Il y a deux poids, deux mesures dans cette affaire-là?!



« Il y a sûrement des choses que je changerais aujourd'hui dans mon texte sur **Mommy**, pas pour modifier mon opinion qui reste la même, mais peut-être pour rendre mon texte plus clair sur certains points... »

Est-ce que c'est à cause de la petitesse de notre marché, selon vous ?

C'est une bonne question. Ça reste à vérifier. Je ne sais pas à quel point nous sommes fragilisés par rapport à la grandeur de notre marché.

Est-ce que c'était plus facile de débiter en tant critique dans les années 1990 ?

Oui, c'est certain. Il n'y a aucun doute possible. Aujourd'hui, il n'y a personne qui pourrait commencer ce métier. Je suis parmi les derniers à avoir pu trouver du vrai travail. Mon père trouvait ça épouvantable que je m'en aille dans la critique. Il me disait que je ne pourrais jamais trouver du travail... Il y a encore des possibilités d'être collaborateur et d'être payé, mais il n'y a plus de journaux qui vont embaucher des critiques de cinéma. Marc-André Lussier (*La Presse*, NDLR) et Odile Tremblay incarnent au Québec peut-être les derniers spécimens de journalistes à sensibilité cinématographique qui couvrent ce secteur très précisément. Dans les grands quotidiens, je dis bien. Sinon, en général, on retrouve des journalistes qui font un peu de tout, du culturel, qui – d'un jour à l'autre – pourraient se trouver à couvrir le secteur théâtral, littéraire ou encore musical. C'est ça, la mode aujourd'hui.

L'autre mode aujourd'hui si on peut parler de mode, c'est que, grâce ou à cause du net, tout le monde peut se donner l'autorité de critique de films. C'est on ne peut plus vrai avec la réception de votre texte sur le dernier film de Xavier Dolan (« Sauvez ce garçon de lui-même », NDLR). Le critique est plus que jamais sujet aux critiques.

Oui, mais ce sont des tribunes où les gens peuvent s'exprimer librement. Je ne vois pas l'autorité que ça pourrait leur donner.

Une fausse autorité ?

Oui, une fausse autorité, mais surtout le sentiment de réagir à un texte dans l'instantané. Moi, je viens de la génération « courrier aux lecteurs ». On envoyait une lettre au journal par la poste pour se plaindre d'un article. Et j'ai juste 47 ans (rires). C'est dire comment les choses ont changé. Aujourd'hui, par un simple courriel ou un espace de commentaires sur un blogue, les gens peuvent écrire, vomir tout ce qu'ils veulent. C'est sûr que, quelque part, ça crée une dérive dans les opinions. Les gens veulent mettre leurs opinions, leurs étoiles, veulent aller sur le site de *cinoche* pour donner telle note à tel film... Quelque part, ça leur donne le sentiment de contribuer à quelque chose. Je ne suis pas tout à fait contre cette initiative. Je suis plutôt assez militant pour la pensée libre et la diversité d'opinions. Je ne suis pas contre ceux qui écrivent des commentaires idiots; cependant, je suis contre ceux qui les lisent et leur donnent une crédibilité.

Mais face à tous ces commentaires certains très durs –, on ne peut s'empêcher de réaliser que le critique est plus que jamais fragilisé. Les commentaires, certains du moins, deviennent des attaques personnelles contre le critique... J'ai



Photo : ©Véro Boncompagni

le sentiment que la critique ne doit plus simplement offrir sa lecture personnelle et honnête d'une expérience artistique, mais il doit par-dessus tout apprendre à être critiqué.

Oui, c'est vrai, et il ne prend pas trop bien la critique. J'en suis un bon exemple. J'essaie de prendre ça avec un grain de sel, mais à la fin, on est humain et quand on est attaqué sur un plan très personnel, ça peut blesser. Mais ce que tu viens de me dire m'a fait penser à autre chose. En raison de ce que tu viens de me décrire, je trouve que la critique d'aujourd'hui est devenue très cynique. Il est beaucoup plus facile – *Mommy* est un très bon exemple du cas que j'essaie d'illustrer – d'haïr un film et de l'exprimer que d'aimer un film et de l'exprimer. En aimant une œuvre, on se dévoile beaucoup plus. Quand on voit un film qu'on n'aime pas, je dirais que ce texte-là est beaucoup plus facile à écrire parce qu'on en connaît les raisons dès qu'on sort de la projection. On va continuer à y penser, peut-être trouver des liens, mais généralement, on n'angoisse pas quand vient le temps d'écrire ce texte-là.

Pourquoi on a aimé un film ? Il n'y a pas de réponse évidente à cette question. Les films viennent nous chercher des fois pour des raisons qui nous échappent, donc ça demande un certain travail sur nous, un certain dévoilement... Souvent, je vois que les films de nature sentimentale sont généralement mal accueillis par la critique, simplement parce qu'on y parle de sentiments. Et les apprécier équivaut à se dévoiler quelque part, alors on va préférer s'ériger contre ce cinéma de nature sentimentale... Les individus ont du mal à parler de grands sentiments sans se dévoiler, et comme la critique est critiquée, donc il se protège.

Vous me dites qu'il est plus facile de détester un film que de l'aimer, mais qu'en est-il d'un film québécois ? Est-ce que c'est aussi facile d'écrire un texte négatif ?

Non. (Silence) Il y a eu un phénomène autour de Xavier Dolan quand j'ai écrit mon texte sur *Mommy* qui a fait que c'était très mal venu de ne pas aimer son film, et que je n'avais pas mesuré du tout. Je ne l'ai pas senti venir, pas du tout. Il s'est passé quelque chose qui le rendait tout à coup inattaquable. Et finalement, c'était moi qui étais attaqué pour avoir dit ce que j'en pensais. Sur le coup, ça m'avait secoué, mais aujourd'hui je vis très bien avec ça... C'est un petit milieu ici; c'est incestueux. Je crois que cette discussion, tu l'as eue avec d'autres, mais c'est notre réalité et on doit vivre avec. On se sent encore plus sous observation quand on écrit un texte sur un film québécois, surtout un avec des prétentions commerciales. Tous les gens qui ont travaillé sur un film, comme tous ceux de l'industrie, vont s'y intéresser.

Cette politesse critique face aux films québécois ne constitue-t-elle pas un vrai danger pour l'industrie ? Et aussi, à plus large échelle, à l'étranger où nos films sont vendus et présentés ?

Je ne crois pas que l'étranger donne beaucoup d'importance à l'accueil critique d'un film dans son pays. Cependant, il en a pour les programmateurs de festival. C'est vraiment eux qui vont faire exister les films à l'étranger. Il n'y a personne qui va venir acheter un film québécois. Il va être acheté sur des tribunes de festival comme celles de Venise, Cannes, Berlin ou Toronto. Ce sont ces accueils-là qui sont déterminants. Les distributeurs vont lire ce qui se dit dans des journaux influents comme le *Hollywood Reporter* ou *Variety*, par exemple. Je ne crois pas qu'on a une très haute opinion de la critique québécoise dans le monde.

Et pourquoi, selon vous ?

On n'a pas de médias, ici au Québec, qui rayonnent à l'international, comme peuvent le faire *The Guardian* ou le *New York Times*. Donc, si on avait de tels médias derrière nous, on aurait probablement plus d'impact.

En parlant de votre texte sur Dolan, plus tôt, vous me disiez ne pas avoir mesuré l'impact que ça pouvait avoir. Cette affirmation m'a ramené à une question que je me pose souvent. Est-ce que la critique sait se critiquer ? Peut-il, avec le recul, se raviser face à une opinion ou un texte précédemment émis ?

Oui, continuellement, dans mon cas. Je suis mon plus sévère critique... Une fois que le texte existe, je me relis très rarement : j'ai bien trop peur. Il n'y a que des regrets qui vont du manque de clarté dans un certain paragraphe jusqu'à l'omission d'un détail ou une mauvaise orthographe d'un nom... En ce sens-là, la question du blogue m'embête un peu parce que j'ai l'impression que je pourrais retravailler les textes qui sont déjà là, mais je me l'interdis. Ça deviendrait malhonnête. Il y a sûrement des choses que je changerais aujourd'hui dans mon texte sur *Mommy*, pas pour modifier mon opinion qui reste la même, mais peut-être pour rendre mon texte plus clair sur certains points. Je ne sais pas. ☹